

Juifs yéménites: l'histoire d'une disparition

A Aden, la restauration de vieilles maisons révèle le passé d'une communauté israélite autrefois florissante. Entre persécutions, exils et guerres civiles, il ne reste aujourd'hui que quelques individus. Une disparition qui continue de hanter les murs

[Quentin Müller](#)

Publié le 21 septembre 2025 à 17:25. / Modifié le 22 septembre 2025 à 11:27. 10 min. de lecture

Résumé en 20 secondes

En savoir plus sur ce type de contenu

Dans le quartier d'Al-Kebsi situé au nord d'Aden, les maisons informelles en parpaings gris ont poussé comme des champignons. Le déplacement massif des populations fuyant la guerre au nord, couplé à un affaissement de l'autorité étatique, a permis ce dédale de bâtiments laids, reliés les uns aux autres par des fils électriques pendants. A l'entrée d'un carrefour, tel un phare dans la nuit, une maison s'élève dans le ciel. L'édifice a un nom: «Tarmoum». Il est composé d'une base en pierres apparentes grises, soigneusement alignées, d'une couche supérieure blanche ornée de moulures, de fenêtres arrondies, délicatement détaillées et d'un étage supérieur agrémenté d'une terrasse en bois communément appelée dans la région «chanachil».

Une excroissance censée donner plus d'espace, de lumière, permettant une ventilation croisée, et, surtout, de voir ce qui se passe dans la rue sans être vu. «C'est une maison juive, regardez l'étoile de David incrustée ici», montre Hayam Haider, femme architecte de 40 ans, mandatée par l'Unesco pour rénover une vingtaine de bâtisses de la capitale du sud. «La famille musulmane qui y vit dit avoir acheté la maison à un juif dans les années 1940», détaille-t-elle. En haut de la construction, une équipe de femmes s'affaire, niqabs noirs, casques de chantier et gilets fluo, pour dégager les derniers restes de ciment qui recouvraient jusque-là le teck du *chanachil*.

En face de Tarmoum, dans la rue du musée, un autre bâtiment massif d'apparence ancienne s'érige comme un témoignage d'un passé glorieux. Des petits chapeaux triangulaires habillant les façades du long ouvrage colonial lui donnent un style britannique très singulier. Du temps du protectorat anglais, disparu en 1967 après une révolution socialiste, l'actuel musée n'était autre qu'une école juive pour garçons. «De l'autre côté de la rue, il y avait une réplique, abritant une école juive pour filles», rappelle Mohamed Banafa, superviseur des missions de rénovation de l'Unesco à Aden. «Al-Kebsi était sûrement un quartier juif de la ville», lance-t-il.

Une minorité assujettie

Au Yémen, les juifs ont vécu pendant plusieurs siècles avant que leur population ne décroisse brutalement au XXe siècle au gré des guerres civiles. Jusqu'à la fin de l'Antiquité et un peu après, ils connurent une période de pouvoir relatif avant de devenir progressivement une minorité assujettie à des pouvoirs islamiques.

Ce sont eux qui règnent pourtant sur le pays de 380 à 530 ap. J.-C., soit pendant cent cinquante ans. Ici et là, il est dit que sans l'arrivée de l'islam un siècle plus tard, le Yémen serait peut-être aujourd'hui un pays juif. Toujours est-il qu'à l'Antiquité, le royaume de Himyar, composé d'élites converties au judaïsme, domine l'«Arabie heureuse», mais aussi l'actuelle Arabie saoudite, s'étendant même jusqu'au golfe

d'Aqaba et au golfe Persique. Himyar n'est cependant pas à proprement parler un royaume juif. «On a de nombreuses raisons de penser que les rois s'étaient convertis à titre personnel. Il n'y avait pas de consensus général dans le pays pour adopter le judaïsme. Mais les élites étaient certainement en grande partie juives», précise Christian Robin, archéologue et historien rattaché au CNRS.

Le royaume de Himyar commence à décliner à la fin du VI^e siècle, affaibli à la suite d'une première invasion partielle du Yémen par une garnison éthiopienne chrétienne. Quand les troupes du prophète Muhammad (Mahomet) envahissent le Yémen en 629, le pays est alors composé de tribus chrétiennes, polythéistes et... juives. C'est l'anarchie, une période dite de la *jâhilîya*. Dans quelle proportion les habitants de ce territoire sont-ils d'obédience juive? Il est impossible de le démontrer.

Le premier imamat zaydite, dont les rebelles houthistes sont les héritiers, débute en 897. Cette théocratie religieuse, fondée sur une branche du chiisme, voit le premier souverain Yahya al-Hadi ila'l-Haq codifier le statut de *dhimmi* pour tous les non-musulmans ne souhaitant pas se convertir. Cette étiquette à la fois hautement discriminatoire impose aux juifs de s'acquitter d'un impôt appelé «jizya» en échange d'une protection du suzerain. Cela durera jusqu'en 1962 et la révolution républicaine mettant fin à la théocratie des imams.

Pendant onze siècles, ces derniers vont appliquer avec plus ou moins de zèle des règles très strictes réglementant la vie des juifs au sein de la société musulmane. La communauté est ainsi soumise à seulement quelques activités économiques non prisées des musulmans (souvent à cause de leur pénibilité). A l'obligation de devoir curer les latrines publiques, de ne pas élever la voix devant un musulman, monter sur des bêtes à califourchon, donner de l'argent à intérêt, se lever devant un musulman ou frôler l'un d'eux en passant dans la rue.

Dans ce contexte oppressant pour les juifs, certains espèrent l'arrivée du Messie pour les délivrer de leur sort. Au XVII^e siècle, certains rabbins voient dans le passage de comètes dans le ciel et une grave inondation de la Mecque, tuant 8000 fidèles musulmans, un signe annonciateur. Plusieurs écrits d'imams ou de conseillers de l'époque font état d'une «fièvre messianique», poussant certains juifs à violer leur statut de *dhimmi*, car espérant être délivrés, sous peu, par leur sauveur. Des comportements sévèrement réprimés par les musulmans. Ce qui poussa un imam en 1681 à forcer à l'exil toute la population juive sous sa juridiction vers le village de Mawza, situé sur la côte ouest, où l'air y est suffocant et les ressources insuffisantes à la survie de la minorité. Beaucoup ne survivront d'ailleurs pas. Mawza reste encore aujourd'hui dans la conscience juive yéménite comme un événement traumatique très ancré.

Lire aussi: [«J'ai claqué la porte à ce moment-là»: le témoignage rare d'un houthi repent](#)

Emigration juive interdite

Au début du XX^e siècle, dans un contexte toujours plus tendu en Palestine ottomane puis britannique, les imams, de retour au pouvoir – après l'avoir perdu un temps au profit des Turcs –, interdisent l'émigration juive. Comme certains bravent ces prescriptions, rejoignant illégalement Aden sous protectorat britannique pour ensuite voguer vers le golfe d'Aqaba, l'imam Yahya al-Mutawakkil publie un décret indiquant qu'en cas du départ du pays, tous les biens des individus seront saisis et transférés au Trésor public. Le mufti de Jérusalem Hadj Amin al-Husseini, en guerre contre l'émigration juive en Palestine, fait en 1926 un déplacement à Sanaa pour rencontrer le suzerain zaydite et encourager de telles mesures. Les juifs sous le protectorat britannique du sud du Yémen, eux, ne subissent pas le statut de *dhimmi*. A Aden, ils

profitent même d'un commerce maritime florissant.

Dans son livre *Juifs et musulmans au Yémen* (Ed. Tallandier), Yosef Yuval Tobi, professeur émérite de l'Université de Haïfa, atteste que des milliers de juifs venus du nord quittent le pays en ce début du XXe siècle, passant donc par Aden où l'Agence juive leur fournit les papiers nécessaires pour rejoindre le gouvernement mandataire britannique en Palestine. Cette première vague inédite de départs est suivie d'une autre encore plus intense à la fin de la Seconde Guerre mondiale lorsque l'imam reconnaît qu'il ne peut obliger les juifs à rester contre leur gré, eu égard à la terrible situation économique du pays. Avant leur départ, les juifs ont alors obligation d'enseigner leur métier à un musulman.

«Depuis des temps immémoriaux, les juifs ont été les maîtres de l'art et de la beauté au Yémen. Ils ont marqué la musique, l'architecture et la culture du pays, et leur influence demeure perceptible dans la société yéménite musulmane. Ils excellaient aussi dans l'artisanat, la joaillerie et la taille des pierres précieuses», ajoute le romancier yéménite Ali al-Muqri, auteur du livre *Le Beau Juif* (Ed. Liana Levi).

Mohammed Banafa conserve, lui, une certaine nostalgie de ce patrimoine juif progressivement disparu. L'homme chargé de la rénovation de vieilles bâtisses dans l'ancien quartier juif d'Al-Kebsi à Aden dit avoir entendu parler des juifs par sa mère. «Je suis originaire de Shabwa, région située au sud-est du Yémen. Etant né en 1987, je n'ai pas connu les juifs de ma région, ils étaient déjà tous partis. Mais ma mère m'a montré leurs anciennes maisons. Tout le monde sait que les vieux bijoux que portent les femmes du pays ont sûrement été façonnés par des juifs. Puis nous sommes encore beaucoup au Yémen à partager leurs chansons.» L'homme montre sur son smartphone des vidéos de femmes habillées en habits traditionnels yéménites d'époque en train de danser et chanter en arabe. Ces jeunes artistes juifs vivent désormais en Israël, où ils perpétuent les traditions de leurs ancêtres du Yémen, où les populations musulmanes regardent cela non sans une once de nostalgie.

A la création d'Israël en 1948, ils sont encore quelque 80 000 juifs à vivre au Yémen. Dès son émergence, l'Etat hébreu, ayant besoin d'une main-d'œuvre bon marché, fomenta la fameuse opération au nom orientaliste: «Tapis volant». Des milliers de juifs partent alors vers la Terre sainte, fuyant la misère de leurs conditions, attirés par la «Terre d'Israël», mais aussi la liberté et la promesse d'un avenir économique et spirituel meilleur. Mais la migration sera douloureuse pour ces Yéménites attachés à leur pays et à leur culture. Là-bas, ils font face à la xénophobie des populations juives venues d'Europe. Après l'arrivée de ces juifs orientaux, le quotidien israélien *Haaretz* affirmera: «Le primitivisme de ces gens est insurpassable... Ils ne sont guère plus évolués que les Arabes, les nègres et les Berbères de leurs pays.» La nouvelle ministre du Travail, Golda Meir, questionnera: «Saurons-nous élever ces immigrés à un niveau de civilisation satisfaisant?»

Nouvelles guerres civiles

La révolution républicaine de 1962 appuyée par l'Egypte de Gamal Abdel Nasser met fin à l'imamat et au statut de *dhimmi* des juifs. Mais paradoxalement, elle provoque une troisième salve de fuites vers Aden, puis vers Israël. Poussés par le parrain Nasser, ayant lui-même chassé les juifs égyptiens de son pays, les nouveaux maîtres du Yémen commettent des exactions ici et là contre la minorité religieuse. Les Yéménites d'obédience juive soutiennent alors l'imam zaydite et certains combattent même aux côtés des tribus restées fidèles à ce dernier.

Sous cette nouvelle république yéménite créée en 1962 et englobant le Yémen du Sud après la réunification des deux pôles en 1990, les juifs connaissent un nouveau

protecteur: le président Ali Abdallah Saleh. Ce dernier différencie antisémitisme et hostilité à l'égard d'Israël et du sionisme. Dans les provinces du nord où les juifs vivaient sous la protection des tribus, la militarisation de ces zones pendant la guerre du Saada n'aide pas la minorité à se sentir pleinement en sécurité. En 2007, une quarantaine de juifs se retranchent dans un hôtel de la région d'As-Salam (Saada). Ils supplient alors le président yéménite de leur venir en aide, se sentant en danger à la suite des menaces proférées par des partisans d'Al-Qaida ou des houthis.

Lire aussi: [Derrière les frappes américaines, la menace d'une offensive terrestre au Yémen](#)

Ces derniers nient être derrière ces pressions et il est toujours difficile de savoir qui se dissimulait derrière ces intimidations. Cet événement motive de nouveaux départs. La montée en puissance du salafisme dans le nord du pays, alimenté par l'Arabie saoudite, vient également aggraver le climat d'insécurité pesant sur les juifs.

En 2015, après la violente prise de pouvoir des rebelles houthistes au nord du pays, des représentants juifs venus du Yémen invités à Jérusalem révèlent de nouvelles accusations contre les séditieux, évoquant une circulaire les obligeant à se convertir à l'islam. Plusieurs témoignages juifs yéménites ayant émigré à cette période déclarent une dégradation brutale de leur sécurité après la prise de pouvoir des rebelles zaydites, soutenus par l'Iran.

En 2016, l'Agence juive exfiltre en secret 19 juifs de la communauté historique de Raydah, emmenant au passage un artefact de leur patrimoine religieux: un rouleau de la Torah vieux de huit siècles.

En mars de la même année, Levi Salem Musa Marhabi, citoyen juif yéménite de 29 ans, est arrêté par les houthis, accusé d'avoir aidé à la contrebande de ce patrimoine. Abdul Basit Ghazi, avocat du détenu, explique au *Temps* que son client a été condamné à 2 ans de prison. Mais des mois après la fin de sa peine, Levi n'a jamais été libéré et ce malgré des demandes répétées de la Cour de justice sollicitant sa relaxation. «Depuis lors, chaque fois que nous soumettons un mémorandum au procureur général lui demandant de contacter le chef du Service national de renseignement et de la sécurité pour acter la libération, rien ne se passe. Nous avons également réclamé au procureur de rendre visite à notre client, mais malheureusement, cela a toujours été refusé», détaille son conseil.

L'avocate et militante des droits de l'homme Samah Subay a défendu d'autres citoyens juifs depuis l'arrivée au pouvoir des houthis. Cette dernière prétend que les factieux ont arrêté plusieurs fois des membres de cette communauté pour espionnage ou collaboration avec Israël. «Il n'y avait pas forcément de procès ou d'accusations formulées à leur encontre, parfois ils étaient libérés, parfois non...», avance-t-elle.

En 2021, les [Emirats arabes unis](#) firent de même pour un couple de juifs. «En leur absence, le Yémen a perdu une partie de sa diversité culturelle et sociale. Et sans cette pluralité, l'être humain se retrouve seul, en dialogue avec lui-même, comme s'il était entre quatre murs», philosophe le romancier Ali al-Muqri.

Selon l'avocate Samah Subay, «il ne resterait plus que cinq juifs yéménites dans tout le pays: trois à Raydah et un couple dans la région d'Arhab». En 2024, le sixième est décédé dans le village de Madar, au nord de Sanaa. Le vieil homme a eu le droit à un [vibrant hommage et à des funérailles organisées par ses voisins musulmans](#). En leur absence, seuls des résidus de patrimoines architecturaux, témoins de leur existence, restent.